



HAL
open science

Les livres 41-42 des Histoires Philippiques de Trogue-Pompée résumées par Justin

Charlotte Lerouge-Cohen

► **To cite this version:**

Charlotte Lerouge-Cohen. Les livres 41-42 des Histoires Philippiques de Trogue-Pompée résumées par Justin. *Iranica Antiqua*, 2009, 44, pp.361-392. 10.2143/IA.44.0.2034382 . hal-02464729

HAL Id: hal-02464729

<https://hal.science/hal-02464729>

Submitted on 5 Feb 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LES LIVRES 41-42 DES *HISTOIRES PHILIPPIQUES* DE TROGUE-POMPÉE RÉSUMÉES PAR JUSTIN

BY

Charlotte LEROUGE-COHEN
(Université Paris X-Nanterre)

Abstract: This article «A Study of the Books 41-42 of Justin's *Epitome of the Philippic History of Pompeius Trogus*» is an attempt to determine, through the study of the books 41-42 of the *Philippic History* of Pompeius Trogus, what kind of knowledge a learned Roman living in Augustus' era had about the Parthians. It deals essentially, once again, with the question of Trogus' sources. The analysis of the text lets appear that Trogus combines informations coming from a Greek work specifically dedicated to Parthian history and civilization, probably the *Parthica* of Apollodorus of Artemita, with elements deriving from Roman observations and with his own personal reflexions. This is true for the historical chapters as well as for the ethnographical ones. In consequence, one should consider this text as expressing Trogus' own vision of the Parthians, and not as simply reflecting a lost source.

Keywords: Parthians; Justin's *Epitome of the Philippic History of Pompeius Trogus*; Apollodorus of Artemita; Strabo

Les livres 41 et 42 des *Histoires Philippiques*, ouvrage composé par Trogue Pompée aux alentours de l'époque d'Auguste et résumé par Justin à la fin du deuxième siècle ap. J.C. (sur cette date voir Develin-Yardley 1994: 4 et Yardley 2003), constituent pour qui s'intéresse aux Parthes un document très important. Il s'agit en effet du seul texte ancien contenant une histoire suivie du royaume parthe depuis sa fondation par Arsacès I en 239 av. J.C. jusqu'au règne de Phraate IV, contemporain d'Auguste (38-3/2 av. J.-C.). Il propose également le seul excursus ethnographique consacré aux Parthes que nous ait légué l'Antiquité. D'autres auteurs anciens s'étaient intéressés aux mœurs des Parthes: quelques fragments des *Histoires* de Posidonios portant, pour deux d'entre eux, sur les banquets des rois parthes (Athénée 152f-153b = Edlestein-Kidd F. 57 et F. 64) et pour le troisième, sur le fonctionnement des institutions des Arsacides (Strabon 11, 9, 3 = Edlestein-Kidd F. 280), indiquent ainsi que l'on trouvait dans les livres que cet

historien consacrait aux guerres entre Séleucides et Parthes un développement sur les usages parthes (Jacoby 1926: 164-165) tandis que Strabon, dans ses chapitres sur la Parthyène (11, 9), déclare renoncer à exposer une nouvelle fois les coutumes des Parthes (τῶν Παρθικῶν νομίμων) parce que, rappelle-t-il, il en a déjà abondamment parlé dans ses *Commentaires Historiques* (11, 9, 3). Les *Histoires* de Posidonios et les *Commentaires* de Strabon ayant toutefois presque entièrement disparu, le texte de Trogue reste bien le seul, pour nous, à évoquer la civilisation des Parthes de façon extensive.

Si ce texte est important pour l'historien, c'est certes parce qu'il offre sur les Parthes des renseignements qu'on ne trouve pas ailleurs, mais également parce qu'il permet de savoir quel était l'état des connaissances sur les Arsacides dans le monde gréco-romain à l'époque d'Auguste. C'est à ce second aspect que nous nous proposons de nous intéresser dans ce travail en reprenant l'examen des deux questions centrales qui se posent à son propos. D'abord, celle des sources. La question des sources est pertinente pour toute l'œuvre de Trogue, qui ne cite jamais de noms d'auteurs: on sait seulement, grâce à la Préface de Justin, qu'il a utilisé les œuvres des «historiens grecs» (*historici Graecorum*) (*Praef.* 3). Cette question a déjà été posée pour les livres parthes des *Histoires Philippiques* (voir surtout Altheim 1947 t. 1: 2-23 et, pour le livre 41, Liebmann-Frankfort 1969); il me semble toutefois qu'elle mérite d'être considérée une nouvelle fois. L'autre question, liée au fait même que l'œuvre de Trogue nous est parvenue sous forme de résumé, concerne la part d'intervention de l'abrégiateur dans l'œuvre qui nous est parvenue. On sait que Justin a moins cherché à «résumer» les *Histoires Philippiques* qu'à en sélectionner les passages qui lui semblaient les plus intéressants (*Praef.* 4), ce qui l'a conduit à mutiler l'original de façon importante: Justin, par ses choix, est très présent dans les *Histoires Philippiques* telles que nous les connaissons (sur les rapports entre l'œuvre de Trogue et le résumé de Justin voir entre autres Seel 1955; Ferrero 1957; Forni 1958; Forni et Angeli-Bertinelli 1982; Jal 1987; voir aussi, plus généralement, Brunt 1980). Reconnaît-on dans l'exkursus parthe des *Histoires Philippiques* des déformations qui appartiennent à l'époque de Justin plutôt qu'à celle de Trogue?

Pour répondre à ces questions, il est essentiel de prendre en compte deux facteurs: d'abord, la place des livres 41 et 42 dans l'économie générale des *Histoires Philippiques*. On ne peut étudier ces livres en les isolant du contexte dans lequel ils apparaissent. Ensuite, l'existence des Prologues, ces

textes très courts qui ont été rédigés avant que l'œuvre de Trogue ne soit abrégée et qui permettent de reconstituer, ne serait-ce que sommairement, le contenu des 44 livres tels qu'ils se présentaient à l'époque de leur rédaction: leur lecture est indissociable de celle du résumé.

Nous allons commencer notre étude par une présentation des livres 41 et 42 et par une rapide analyse de leur contenu.

Les livres 41-42 dans les *Histoires Philippiques*.

Les livres 41 et 42 se situent à la fin des *Histoires Philippiques*, qui en comptent 44. Ils sont suivis d'un livre consacré aux origines de Rome et à l'histoire de Marseille (le Prologue indique que Trogue racontait également l'histoire de la Ligurie), tandis que le livre 44 propose une description de l'Espagne et de ses habitants ainsi qu'une esquisse de son histoire jusqu'à sa conquête par Auguste.

Ces livres 41 à 44 ne s'intègrent pas dans le récit chronologique que mène Trogue depuis le début des *Histoires Philippiques*, récit qui commence avec l'histoire de l'Orient ancien (Assyriens, Mèdes, Perses), se poursuit avec l'histoire grecque classique puis hellénistique et s'achève, au livre 40, avec la réduction de la Syrie en province romaine: désormais, affirme Trogue, la domination romaine s'étend sur tout l'Orient (40, 2, 5). Après le livre 40, Trogue rompt avec la narration chronologique pour s'intéresser à des peuples qui n'ont pas été évoqués précédemment.

Ces peuples toutefois ne sont pas choisis au hasard: beaucoup d'entre eux ont à voir avec la conquête romaine, que les Romains aient simplement remporté une victoire sur eux ou qu'ils les aient conquis. Le livre 42 s'achève sur le récit victorieux de la reddition des enseignes et de l'envoi d'otages à Auguste par l'Arsacide Phraate IV puis sur la proclamation qu'Auguste, «par la grandeur de son nom, fit plus que n'eût pu faire par ses armes aucun autre général» (42, 5, 12). L'histoire des origines de Rome se conclut sur l'idée qu'après avoir soumis les peuples voisins, la Ville subjuga l'Italie et ensuite l'univers (*orbis imperium*) (43, 3, 2); dans le récit consacré à Marseille Trogue insiste sur l'alliance tôt nouée par les Marseillais avec Rome et sur leur fidélité à cette alliance, qui leur vaut un traitement de faveur de la part des Romains (43, 5, 3; 43, 5, 9-10); enfin, l'histoire de l'Espagne se clôt avec sa réduction en province par Auguste, succès sur lequel se ferment d'ailleurs les *Histoires Philippiques* dans leur ensemble. Les Prologues indiquent par ailleurs que l'on trouvait au livre 41

une digression sur l'Arabie, région dans laquelle Auguste avait envoyé une expédition en 26-25 av. J.-C., ainsi qu'une histoire de Carthage, à la fin du livre 44. Il est donc manifeste que Trogue a cherché, dans ces derniers livres, à compléter l'histoire de la conquête romaine du monde grec en évoquant les peuples non-grecs sur lesquels les Romains avaient également étendu leur domination afin de donner de l'Empire à l'époque d'Auguste une image conforme à la réalité (Seel 1955). Il est vrai que le livre 41 contient également un développement sur la Bactriane (41, 6, 1-5) et que Trogue, au livre 42, avait consacré une longue digression aux Scythes, qui n'ont pas été touchés par la puissance romaine (voir le Prologue); si Bactriens et Scythes sont présents toutefois, c'est essentiellement parce que leur histoire est mêlée à celle des Parthes. Ce qui intéresse Trogue dans ces livres, c'est avant tout d'achever l'histoire de la conquête romaine. Comme dans ceux qui précèdent toutefois, cette histoire n'est pas menée du point de vue des Romains, mais du point de vue des peuples soumis: de même que la conquête du monde grec par les Romains était présentée comme un élément de l'histoire grecque, de même ici elle n'est qu'un élément de l'histoire des Parthes ou des Espagnols (Jal 1987: 202-203: la *novitas* de l'œuvre de Trogue, vantée par Justin dans sa Préface, consiste essentiellement en ce que cet historien refusa de retracer les événements déjà relatés par Tite-Live et privilégia dans son récit les *res non Romanas*, faisant voir à son lecteur latin l'histoire «par l'autre bout de la lorgnette»). Les *Histoires Philippiques* ne proposent d'ailleurs pas d'histoire de Rome: les quelques chapitres qui, au livre 43, sont consacrés aux origines de Rome s'arrêtent alors que la Ville est encore dirigée par des rois, l'auteur se contentant d'indiquer que par la suite elle conquiert l'univers, sans donner davantage de précisions. Certes, Justin a considérablement coupé dans l'histoire romaine de Trogue, qui contenait par exemple une histoire de la Ligurie; il est évident toutefois qu'on n'y trouvait pas une histoire de la conquête romaine menée du point de vue romain.

Retenons donc cette idée, importante pour la suite: si les Parthes figurent dans les *Histoires Philippiques*, c'est parce qu'ils appartiennent à l'histoire romaine et que leur évocation vient rehausser la gloire de Rome et d'Auguste. Le fait que deux livres entiers leur soient consacrés montre l'importance que l'auteur leur accorde, ce qui reflète fidèlement l'époque d'Auguste qui, pendant tout son règne, accorda une place centrale, dans son discours officiel, aux Parthes.

Nous pouvons maintenant nous pencher plus spécifiquement sur le contenu des livres 41-42.

Analyse des livres 41 et 42

Le premier chapitre du livre 41 contient des généralités sur les Parthes (41, 1, 1-9), puis un rappel de leur expansion progressive (41, 1, 10-12). Les chapitres 2 et 3 consistent en une description ethnographique des Parthes. A partir du chapitre 4 commence l'histoire des Parthes depuis la mort d'Alexandre: sort du «royaume des Parthes» jusqu'à ce qu'il fasse défection à la tutelle séleucide (41, 4, 1-5), arrivée et règne d'Arsacès (41, 4, 6-41, 5, 6), règne de ses successeurs Arsacès, Priapatius et Phrahate, jusqu'à la désignation de Mithridate I (41, 5, 6-10). Le chapitre 6 contient une digression sur la Bactriane (41, 6, 1-5) et le récit des exploits de Mithridate I (41, 6, 6-9). Il se ferme sur la mort de ce roi. Le Prologue indique que l'on trouvait également au livre 41 une digression sur l'Arabie, le récit de la conquête de la Bactriane et de la Sogdiane par des peuples scythes, et une histoire de l'Inde «sous les rois Apollodote et Ménandre».

Dans le livre 42 se poursuit l'histoire des règnes successifs des Arsacides, depuis le règne de Phraate II jusqu'à celui de Phraate IV, qui rend les enseignes à Auguste en 20 av. J.-C. et lui envoie ses fils et petits-fils en otages en 10 av. J.C. Ce récit est entrecoupé par une digression sur l'Arménie (42, 2, 7-42, 3). Il contenait en outre, d'après le Prologue, une «histoire de la Scythie» évoquant entre autres les Tochariens et les «Sarauces».

Deux aspects du livre 41 ont particulièrement retenu l'attention des commentateurs et alimenté la discussion sur les sources de Trogue. Il s'agit des généralités sur les Parthes que l'on trouve dans le premier chapitre de ce livre, et des passages consacrés aux origines des Parthes et de leur roi Arsacès. C'est à ces aspects que nous allons nous intéresser en tout premier lieu, en les distinguant l'un de l'autre. Nous étudierons ensuite les chapitres traitant de l'histoire des Parthes à partir du règne d'Arsacès, qui s'étendent sur les livres 41-42, et enfin reviendrons sur l'exkursus ethnographique du livre 41.

Les généralités sur les Parthes: 41, 1, 1-9.

Les généralités sur les Parthes s'étendent sur les neuf premiers paragraphes du livre 41. L'idée maîtresse de ces généralités est celle de la fulgurante progression des Parthes: eux qui étaient au départ des «exilés scythes» (*Scytharum exules*) et qui restèrent sous la domination des Assyriens, des Mèdes et des Perses «les plus obscurs des peuples orientaux» (*inter Orientis*

populos obscurissimi) (41, 1, 3) commandent désormais à ceux auxquels ils étaient soumis et sont devenus les «maîtres de l'Orient» (*Parthi... penes quos... nunc Orientis imperium est...*). L'exposé de la progression des Parthes est sous-tendu par la constante comparaison de leur puissance avec celle de Rome: le livre s'ouvre sur l'affirmation selon laquelle les Parthes «semblent avoir partagé avec les Romains l'empire du monde» (*velut divisione orbis cum Romanis facta*), et l'une des manifestations de leur force est qu'ils sont les seuls, non seulement à avoir tenu tête aux Romains, mais également à les avoir battus (41, 1, 7). Ces succès sont dûs à la «valeur» (*virtus*) des Parthes, qualité dont on retrouve plusieurs fois mention dans les livres 41-42.

Ces généralités ont surpris les historiens contemporains et l'appréciation positive des Parthes ainsi que l'affirmation de l'égalité entre empires romain et parthe que l'on trouve chez Trogue ont servi à étayer la thèse, longtemps admise, selon laquelle la source des *Histoires Philippiques* était l'ouvrage considéré comme hostile à Rome de Timagène d'Alexandrie (à l'origine de cette thèse on trouve Gutschmid 1882: 548-555). Thérèse Liebmann-Frankfort a montré qu'il n'était nul besoin d'invoquer la lecture d'une source anti-romaine pour expliquer les propos de Trogue: chez Strabon, contemporain de Trogue peu susceptible d'hostilité à Rome, on trouve également l'accent mis sur le contraste entre la modestie des origines des Parthes et la puissance à laquelle ils sont parvenus (11, 9, 2), l'explication de ce succès par leurs qualités propres (11, 9, 2: le mode de vie (ὁ βίος) et les mœurs (τὰ ἔθη) des Parthes contiennent «les qualités nécessaires à la domination (ἡγεμονίαν) et aux succès militaires (τὴν ἐν τοῖς πολέμοις κατόρθωσιν)»), et surtout, la comparaison avec les Romains: Strabon affirme ainsi que les Parthes, à son époque, «dominent tant de territoires et de peuples qu'ils sont en quelque manière les concurrents de Rome (ἀντίπαλοι τοῖς Ῥωμαίοις) pour l'étendue de leur empire» (11, 9, 3). Un autre contemporain de Trogue, Velleius Paterculus, dans son récit de la rencontre qui eut lieu en 2 av. J.-C. entre Gaius César et le roi parthe Phraatacès, décrit ces derniers comme «les deux chefs les plus éminents non seulement des empires qu'ils représentaient, mais de l'humanité» (*eminentissima imperiorum et hominum ... capita*) (2, 101): l'idée selon laquelle Parthes et Romains étaient à la tête d'empires égaux en taille était bien une idée répandue à l'époque d'Auguste et, quelle que soit l'interprétation qu'on en donne, elle ne peut être considérée comme une marque d'hostilité envers l'Empire.

En deux passages propres aux *Histoires Philippiques* et dont on ne trouve pas d'équivalent ailleurs incitent toutefois Mme Liebmann-Frankfort à retenir, pour ces cas précis, l'hypothèse Timagène d'Alexandrie. Il s'agit d'abord du passage dans lequel Trogue affirme :

«Les Romains firent trois fois la guerre (aux Parthes) sous la conduite de leurs plus grands capitaines (*per maximos duces*) et aux temps les plus florissants de leur empire: seuls de tous les peuples, les Parthes non seulement leur tinrent tête, mais encore les battirent» (41, 1, 7).

Je ne crois pas, pour ma part, qu'il faille considérer cette phrase comme hostile à Rome: le fait de présenter la victoire des Parthes sur les Romains comme preuve de leur valeur militaire exceptionnelle me semble au contraire être la meilleure reconnaissance possible de la puissance romaine. D'autres barbares, comme Hannibal, présenté comme un des trois plus grands capitaines du monde et décrit comme celui qui «fit trembler l'Italie comme un tonnerre en faisant la guerre à Rome» (32, 4, 9-10), ou le roi Mithridate du Pont, sont également jugés à l'aune de la résistance qu'ils ont opposée aux Romains, sans que l'on puisse considérer que Trogue leur est favorable: Trogue, dans des termes très proches de ceux qu'il emploie à propos des Parthes, explique ainsi au sujet de Mithridate que

«pendant quarante-six ans, il fit la guerre aux Romains et leur disputa la victoire (*bellaque... varia victoria gesserit*). Les plus grands capitaines (*summi imperatores*), Sylla, Lucullus et les autres, enfin Cn. Pompée le battirent, il est vrai; mais il se relevait toujours plus grand et plus illustre, d'autant plus terrible qu'il avait été défait. A la fin, il périt chargé d'années, non sous les coups de l'ennemi, mais par une mort volontaire» (37, 1, 8-9).

Contrairement aux Parthes, Mithridate a été battu par les généraux romains, mais ces victoires n'ont servi à rien puisqu'il s'est toujours relevé plus fort: sa situation est donc comparable à celle des Arsacides. La suite des *Histoires Philippiques* (voir par exemple 38, 1) montre bien que Trogue n'éprouve pas de sympathie pour Mithridate; s'il évoque ses succès sur les Romains, c'est parce que c'est la plus grande preuve possible de sa valeur militaire.

On pourrait se demander toutefois pourquoi Trogue éprouve ainsi le besoin de rappeler la puissance des ennemis de Rome. La réponse se trouve dans la Préface des *Histoires Philippiques*: Trogue, y explique Justin, «a composé l’histoire de la Grèce et de l’univers tout entier (*Graecas et totius orbis historias*)» (*Praef.* 1), a raconté les faits et gestes «de tous les siècles, de tous les rois, de toutes les nations et de tous les peuples (*omnium saeculorum, regum, nationum populorumque*)» (*Praef.* 2). A partir du moment où l’historien choisit un sujet, il doit en montrer l’intérêt, susciter la curiosité de son lecteur, l’étonner, même: le meilleur moyen d’inciter un lecteur romain à lire l’histoire d’un peuple barbare est de lui annoncer, dès le départ, qu’il s’agit d’un peuple tellement puissant qu’il a été capable de résister à Rome. Les passages que nous avons cités à propos des Parthes et de Mithridate du Pont sont ainsi situés juste avant que Trogue n’entame son récit. On a vu en outre que dans les *Histoires Philippiques* Trogue cherchait à raconter l’histoire du point de vue des peuples qu’il évoque: le célèbre discours qu’il prête à Mithridate et qui rassemble tous les thèmes de la propagande anti-romaine est un des meilleurs exemples de cette attitude (38, 4-7). En cela on doit voir un parti-pris d’historien, un souci intellectuel de présenter l’histoire sous un jour nouveau dont Hérodote peut être considéré comme le lointain inspirateur; d’anti-romanisme il n’est pas question. Trogue n’est d’ailleurs pas le seul historien romain à faire figurer dans son œuvre des discours anti-romains, comme l’indique, par exemple, la «Lettre de Mithridate» rédigée par Salluste (*Histoires* 4): il s’agit là avant tout de morceaux de bravoure (voir Jal 1987: 203 et 204 note 45).

L’autre passage considéré par Mme Liebmann-Frankfort comme anti-romain vient immédiatement après cette affirmation selon laquelle les Parthes sont les seuls barbares à avoir repoussé les Romains; Trogue ajoute en effet immédiatement:

«au reste, il est plus glorieux encore d’avoir pu s’élever entre les royaumes des Assyriens, des Mèdes et des Perses, naguère si fameux, et les mille cités du riche empire bactrien, que d’avoir vaincu dans des guerres étrangères d’autant plus que, continuellement en butte aux redoutables attaques des Scythes et de leurs voisins, ils étaient pressés par des dangers de toute sorte» (41, 1, 8-9).

Doit-on considérer que Trogue ici dévalorise les Romains et les présente comme bien moins dangereux que les autres ennemis des Parthes, s’inspi-

rant, là encore, d'une source hostile à Rome? Je ne le pense pas. D'abord parce que la victoire sur les Assyriens, Mèdes et Perses ne peut être de même nature que celle que les Parthes ont remportée sur les Romains, dans la mesure où ces peuples, lorsque les Parthes entamèrent leur expansion, avaient cessé de régner sur l'Orient depuis longtemps: les Parthes ont simplement réussi à se «faire un nom» dans cette région déjà riche en grands empires (Trogue écrit qu'ils sont parvenus à «s'élever parmi eux» (*emergere potuisse*)); de cette phrase on ne peut conclure à une dévalorisation de la valeur militaire des Romains. Ensuite parce que la mention des Assyriens, des Mèdes et des Perses, peuples connus et auréolés de prestige, apparaît surtout comme un moyen de faire rejaillir ce prestige sur les Parthes, leurs successeurs, et donc, de nouveau, d'éveiller l'intérêt du lecteur au moment où Trogue s'apprête à leur consacrer deux livres entiers. Enfin, pour ce qui concerne l'importance accordée aux guerres menées par les Parthes contre les Scythes et autres peuples voisins, elle correspond à une tendance récurrente dans l'œuvre de Trogue qui accorde un rôle essentiel, dans la construction d'un empire, aux guerres remportées sur les «voisins» par opposition aux guerres lointaines (voir 1, 1, 5 et 1, 1, 8: l'Assyrien Ninus parvint à soumettre tout l'Orient parce qu'il avait compris qu'il fallait d'abord «s'assurer de ses voisins» (*domitis proximis*); 7, 2, 6 (sur les Macédoniens); 43, 3, 1 (sur Rome)...); les guerres lointaines ne viennent que dans un second temps. Du point de vue des Parthes, les Romains sont bien des ennemis lointains, et les victoires remportées sur eux n'ont pas joué un rôle décisif dans la constitution de l'empire. Une fois de plus, Trogue tente donc de se placer du point de vue parthe, sans qu'il faille en conclure à l'usage sans discernement de sources hostiles à Rome.

En réalité, je crois que pour ces généralités sur les Parthes par lesquelles Trogue Pompée entame le livre 41 il n'est pas nécessaire de chercher une ou des sources en particulier. Ces généralités reprennent des éléments issus de la source que Trogue a suivie dans les livres 41-42 (qui accorde notamment une grande importance aux relations des Parthes avec les Scythes), auxquels elles mêlent des affirmations typiques de l'époque de l'auteur (Parthes et Romains se partagent l'empire du monde) ainsi que des jugements personnels issus de son souci de mettre son sujet en valeur et de présenter l'histoire des Parthes de leur point de vue.

Parmi les généralités figurent des éléments sur les origines des Parthes et d'Arsacès Ier. C'est à cette question que nous allons maintenant nous intéresser.

La question des origines des Parthes et d'Arsacès Ier.

Les développements de Trogue sur les origines des Parthes et de leur premier roi Arsacès ont également fait couler beaucoup d'encre car on peut — ce qui est rare pour l'histoire des Parthes — les comparer avec une autre source, contemporaine des *Histoires Philippiques*, les chapitres parthes de Strabon. Les deux textes présentent des différences et des points communs qui incitent les uns à affirmer qu'ils découlent d'une source commune (voir surtout Altheim 1947, t. 1: 2-23), les autres que Trogue a fait appel à un auteur qui lui est propre (Tarn 1951). Pour ma part j'inclinerais à penser que leur source est commune, mais qu'elle a subi de la part de l'un et l'autre auteur de fortes déformations.

Avant d'en venir à la question des sources toutefois, il faut mener une analyse des propos tenus par Trogue sur les origines des Parthes et sur les premiers temps de leur histoire (sur cette question, voir Lerouge 2007: 173-194, avec toutes les références utiles).

Trogue évoque cette question en plusieurs passages du livre 41. D'abord dans les paragraphes 1-5 du chapitre 1, dans le cadre des généralités: les Parthes sont présentés comme des exilés scythes arrivés depuis très longtemps (au moins depuis les Assyriens) sur leur territoire, et restés faibles et obscurs pendant de nombreux siècles puisqu'ils étaient encore les «esclaves des Macédoniens». Quelques paragraphes plus loin (41, 1, 10-12), Trogue revient sur les conditions dans lesquelles les Scythes ont quitté leur territoire et se sont installés sur leurs nouvelles terres: «chassés de Scythie par des séditions domestiques», ils occupèrent d'abord des déserts, puis reculèrent leurs frontières à la faveur de guerres avec leurs voisins et en vinrent à occuper un grand territoire composé de plaines et de montagnes. Après l'interruption des chapitres 2-3 à contenu ethnographique, Trogue au chapitre 4 reprend l'histoire de la Parthyène à partir de la mort d'Alexandre, développant la brève mention selon laquelle les Parthes avaient été les esclaves des Macédoniens: aucun des diadoques ne voulant de l'obscur «royaume des Parthes» (*Parthorum imperium*), il fut donné à un allié étranger, puis passa de main en main jusqu'à ce que les Parthes se soulèvent, au même moment que les Bactriens, profitant de la discorde entre Séleucides. Arsacès, un «homme d'une origine douteuse (*incertae originis*) mais d'un courage éprouvé, habitué à vivre de brigandage et de rapines (*solitus latrociniis et ripto vivere*)», entra alors chez eux «avec une troupe de pillards», tua «leur chef» (*eorum praefectum*) Andragoras et se rendit

maître du royaume (*imperium gentis invasit*). Il s'empara ensuite de l'Hyrkanie, s'allia avec les Bactriens puis remporta une victoire sur Séleucos venu «châtier les révoltés»; «les Parthes», explique Trogue, «célébrèrent ce jour-là comme le premier jour de leur liberté» (*velut initium libertatis*). A partir du chapitre 5 commence l'histoire des règnes d'Arsacès et de ses successeurs, qui peu à peu agrandissent le royaume des Parthes.

Cette analyse fait rapidement apparaître une incohérence dans le texte de Trogue. Les paragraphes 1-5 du chapitre 1, puis le chapitre 4 déroulent une histoire des Parthes dans laquelle ils sont décrits comme des Scythes arrivés depuis une époque très ancienne sur leur territoire, restés obscurs pendant des siècles et qui ne commencèrent à prendre de la puissance que lorsqu'Arsacès fut entré chez eux et eut, à la faveur de guerres, agrandi leur territoire. Comment insérer dans ce récit les paragraphes 10-12 du chapitre 1, où il apparaît que les Parthes entamèrent leur expansion sitôt installés dans leur nouveau territoire? Certes, cette expansion est décrite comme longue et difficile; le schéma déroulé par Trogue dans ces paragraphes semble toutefois incompatible avec la vision d'un peuple confiné dans son petit territoire pendant une très longue période.

Doit-on considérer que Trogue, sur la question des premiers temps de l'histoire des Parthes, a fait appel à deux sources différentes qu'il aurait collées ensemble sans discernement? J'incline plutôt à penser qu'il n'a utilisé qu'une seule source, mais qu'on la trouve ici résumée de façon trop rapide, au point d'aboutir à une incohérence. Pour le prouver, le détour par la comparaison avec l'œuvre de Strabon s'avère nécessaire.

Le chapitre que Strabon consacre à la Parthyène au livre 11 de la *Géographie* est plus historique que géographique et une place importante y est accordée à la question des débuts de l'histoire des Parthes: la comparaison avec Trogue est donc aisée. Il en ressort que les deux textes présentent de grandes similitudes (dont beaucoup ont déjà été notées par Altheim 1947, t. 1: 2-23). Comme Trogue, Strabon commence son exposé en affirmant que la Parthie, petit pays, le resta à l'époque des Perses ainsi que «sous la domination des Macédoniens, qui dura longtemps» (11, 9, 1). Comme lui il établit un synchronisme entre la défection des Parthes et celle des Bactriens et impute ces défections aux querelles entre Séleucides («Quand les peuples des territoires situés au-delà du Taurus se révoltèrent, profitant de ce que les rois de Syrie et de Médie, dont ils étaient les sujets, se faisaient la guerre... (11, 9, 2)). Comme lui également il présente les Parthes comme un peuple d'origine scythe auquel toutefois il donne un nom: les

Sparnes (11, 9, 2) (les Modernes, qui admettent l'origine scythe des Parthes, préfèrent parler de «Parnes»). Il marque lui aussi une incertitude sur l'origine d'Arsacès, à propos de laquelle il exprime les opinions divergentes des historiens (11, 9, 3: Arsacès est soit un Sparne, soit un Bactrien chassé du royaume par Diodote). Comme le fait Trogue en 41, 1, 10-12, Strabon décrit l'expansion des Parthes comme lente mais entamée très peu de temps après leur arrivée en Parthyène: au début, explique-t-il, ils manquaient de puissance, mais «ils en acquièrent à la longue tellement, en s'emparant continuellement de territoires voisins du leur à la faveur de leurs succès militaires, qu'ils finirent pas se rendre maîtres de tout le pays situé entre eux et l'Euphrate» (11, 9, 2). Enfin, Strabon comme Trogue, dans leur récit de l'expansion des Parthes, mentionnent le fait qu'ils conquièrent la Bactriane (Strabon, 11, 9, 2/Trogue 41, 4, 8-9).

Les deux textes présentent également, toutefois, d'importantes différences, portant en particulier sur le personnage d'Arsacès: chez Strabon Arsacès, au lieu d'être accompagné uniquement par quelques «brigands», est un chef nomade qui fait entrer les Sparnes, futurs Parthes, sur leur nouveau territoire; l'histoire des Parthes, loin de remonter aux Assyriens, commence donc à l'époque hellénistique et apparaît comme relativement récente -ce qui correspond à la réalité admise par les historiens. Par ailleurs, c'est Arsacès qui, chez Strabon, affranchit les Parthes de la tutelle séleucide alors que chez Trogue, il entrait dans un territoire ayant déjà pris son indépendance: Strabon omet totalement le personnage d'Andragoras, ce gouverneur gréco-macédonien historiquement attesté par ses monnaies, qui se détacha des Séleucides avant de se faire renverser par Arsacès et les Parnes (l'épisode est daté de 239; sur Andragoras, voir Luther 1999).

Ces différences toutefois ne me paraissent pas irréductibles: il s'agit avant tout, me semble-t-il, de différences dans la façon dont Strabon et Trogue, chacun de leur côté, résumèrent la source qu'ils avaient sous les yeux, y introduisant des erreurs qui leur sont propres et sélectionnant les informations selon leurs centres d'intérêt particuliers. Ainsi par exemple, lorsque Trogue consacre plusieurs paragraphes (41, 4, 1-4) à l'histoire de la Parthyène sous la domination séleucide, Strabon, lui, se contente de noter que la Parthyène, petit pays à l'époque perse, le resta plus tard sous la domination des Séleucides, «qui dura longtemps» (11, 9,1): ne peut-on penser ici que sa source racontait cette domination séleucide, mais que Strabon, lui, s'abstient de le faire, car cela ne présente pas d'intérêt pour son propos? Il se contente de faire allusion à la période macédonienne en

rappelant — de façon assez vague — qu'elle fut longue; cela ne signifie pas que sa source n'était pas plus prolixe sur le sujet, et ne le met donc pas en contradiction avec Trogue. On peut en dire autant du personnage d'Andragoras. Le fait que Strabon ne le cite pas n'implique pas que sa source n'en faisait pas état non plus: Andragoras ne s'est pas maintenu longtemps au pouvoir, puisqu'il en fut évincé par Arsacès, et que c'est ce dernier qui conforta l'indépendance parthe et donna la puissance à son peuple; dans l'histoire parthe, le rôle d'Arsacès est bien plus important que celui d'Andragoras. Il n'y aurait rien d'étonnant à ce que Strabon, qui cherche à résumer en quelques paragraphes l'histoire des Parthes, ait oublié de mentionner le nom de ce personnage au sujet duquel sa source était nécessairement rapide (voir Luther 1999: les historiens romains oublièrent rapidement le personnage d'Andragoras). On remarque d'ailleurs que dans les *Histoires Philippiques*, l'auteur ne cite Andragoras que pour dire qu'il est assassiné par Arsacès, mais ne mentionne pas son nom dans le récit de la défection des Parthes, dont il fut pourtant l'instigateur: il est probable qu'Andragoras, en réalité, ne jouissait pas d'une grande importance dans les sources les plus anciennes. Cela peut expliquer la différence que présentent les textes de Strabon et Trogue sur ce point.

Leur divergence dans le traitement du personnage d'Arsacès me paraît elle aussi explicable. Reprenons le texte des *Histoires Philippiques*: il présente Arsacès comme un «homme d'une origine douteuse mais d'un courage éprouvé, habitué à vivre de brigandage et de rapines (*solitus latrociniiis et rapto vivere*) », qui entra en Parthyène «avec une troupe de pillards» (*cum praedonum manu*). On en conclut que, dans les *Histoires Philippiques*, Arsacès n'est pas un chef nomade mais un simple «pillard». On sait toutefois que, dans les sources anciennes, les termes de «pillards» et «nomades» sont souvent synonymes (ce qui s'explique par le fait que les nomades se livraient effectivement au pillage): Strabon explique par exemple la pauvreté de l'Hyrcanie par sa proximité avec un désert dans lequel «pullulent pillards et nomades» (ληστῶν καὶ νομάδων μεστή) (Str. 11, 7, 2). Trogue par ailleurs présente Tchandragupta, qui chassa les Gréco-Macédoniens hors d'Inde dès la fin du 4^e siècle et fut le fondateur du premier grand empire indien, comme un homme qui poussa les Indiens à faire une révolution après s'être mis à la tête d'une «bande de brigands» (*contractis latronibus*) (15, 13, 18). En réalité, Tchandragupta dirigeait une armée d'Indiens indigènes: ils deviennent à leur tour des «brigands». De toute évidence, les termes de «pillards» et «brigands» recouvraient différentes

réalités et leur emploi remplace une analyse précise de situations complexes et mal connues. Une assimilation fallacieuse entre bandes de nomades et bandes de pillards ne pourrait-elle être à l'origine d'une déformation de la source originelle qui elle, serait exacte? Si l'on admet cette hypothèse, alors tout s'éclaire: dans la source de Trogue, ces Parthes restés si longtemps obscurs, c'était les Parthes originels, indigènes, et non les Scythes Parnes que, par la suite, on a également appelé «Parthes» — ce qui favorise évidemment la confusion; Arsacès arrivait ensuite à la tête d'une troupe de nomades et là commençait l'histoire des «nouveaux» Parthes. Dans les *Histoires Philippiques*, l'auteur oublie qu'Arsacès fut à l'origine d'un mouvement de population et confond, par conséquent, Parthes et Parnes; il n'oublie pas que les Parthes sont d'origine scythe mais renvoie cette origine à des temps très anciens. La version développée par la source subsiste toutefois à l'état de traces: les paragraphes dans lesquels, en 41, 1, 10-12, est rappelée la lente expansion des Parthes une fois qu'ils eurent été chassés de Scythie, dont nous avons vu qu'ils ne pouvaient s'intégrer dans le cours général du récit de Trogue, sont un souvenir du texte qu'a suivi l'auteur des *Histoires Philippiques*. On explique de la même façon le passage dans lequel Trogue explique que le jour où Arsacès remporta une victoire définitive sur Séleucos fut célébré par les Parthes comme «le premier jour de leur liberté»; pourquoi les Parthes seraient-ils si joyeux si Arsacès n'était qu'un pillard venu prendre le pouvoir chez eux, alors même qu'ils avaient déjà conquis leur indépendance sous la houlette d'Andragoras? La joie des Parthes n'est compréhensible que si l'on considère que les Parthes dont il est ici question ne sont pas les Parthes originels, mais les Parnes installés en Parthyène et qui ont pris le nom du peuple qui les précédait dans cette province (sur cette confusion entre Parthes et Parnes, voir Luther 1999).

La question que l'on peut se poser alors est celle-ci: est-ce Trogue qui a déformé sa source, ou Justin qui a déformé Trogue? Même s'il est toujours difficile d'avoir des certitudes absolues sur ce point, je crois qu'ici on peut affirmer qu'on se trouve en présence de déformations introduites par l'abréviateur lui-même. Les Prologues nous apprennent en effet que Trogue accordait une grande importance aux Scythes et aux bouleversements qu'ils introduisirent en Asie à l'époque hellénistique: dans l'histoire de la Bactriane, au livre 41, il racontait comment «les Sarauces et les Asians, peuplades scythiques, conquièrent Bactres et la Sogdiane»; au livre 42, on l'a vu, prenait place «l'histoire de la Scythie» et un développement sur les «rois asians de Tocharie et la ruine des Sarauces». Trogue semble donc

bien renseigné sur les différentes branches du peuple scythe. Les noms qu'il leur donne sont précis et, à quelques déformations près, on les retrouve chez Strabon à propos, également, de la conquête de la Bactriane (Strabon 11, 8, 2). Ces indices laissent à penser que Trogue, fidèle à sa source, connaissait relativement bien les Scythes et il est probable dans ces conditions qu'il ne décrivait pas Arsacès comme accompagné par une bande de pillards mais bien comme un chef nomade. On retrouve d'ailleurs l'idée selon laquelle les Parthes sont des Scythes arrivés à une époque tardive dans leur territoire chez Quinte Curce, un contemporain de Trogue et Strabon, ce qui laisse à penser que cette version des événements était bien connue à l'époque d'Auguste (4, 12, 11 et 6, 12, 13). Il reste que la tradition relative à Arsacès était confuse : Strabon rappelle que les historiens ne sont pas unanimes sur la question et il présente lui-même deux versions des événements (11, 9, 3). Ces hésitations, on devait les retrouver chez Trogue ; on peut facilement imaginer que Justin, qui a supprimé de son abrégé des livres 41-42 tous les passages concernant les Scythes parce qu'il devait estimer qu'ils n'intéresseraient pas son lecteur, a, de même «résumé» les différentes versions que présentait Trogue à propos d'Arsacès en se contentant de décrire ce dernier comme un «homme d'une origine douteuse»...

L'intervention de Justin est d'autant plus probable qu'elle correspond dans son contenu à l'époque à laquelle il écrit. Si les hésitations étaient aussi nombreuses à propos des origines des Parthes et d'Arsacès, c'est en effet parce que les Arsacides cherchèrent rapidement à faire oublier leur passé de nomades et diffusèrent à propos de leurs origines différentes versions gommant cet aspect de leur histoire ; on trouve ainsi dans un des livres des *Histoires Philippiques* consacrés à Alexandre le Grand l'idée selon laquelle les rois parthes sont les descendants du gouverneur perse Andragoras qu'Alexandre avait mis à la tête de la Parthyène après l'avoir conquise (12, 4, 12) — affirmation totalement fantaisiste mais qui permet aux Arsacides de se présenter comme successeurs à la fois des Achéménides et d'Alexandre le Grand (Wolski 1975 et Wiesehöfer 1994). Arrien, auteur au second siècle de *Parthica* dont il ne reste que quelques fragments, explique ainsi que les Scythes émigrèrent en Parthyène «au temps où Sésostris régnait en Egypte et Iandysès en Scythie» — à une époque donc très lointaine dans laquelle légende et histoire se confondent encore (*Parthica* F. 1). La façon dont Justin abrège le texte de Trogue sur les débuts des Parthes et d'Arsacès est un écho de ces conceptions.

Oubli de l'idée que les Parthes sont des envahisseurs et vision stéréotypée des nomades et de leurs chefs comme de simples pillards se conjuguent donc pour aboutir, chez Justin, à une version des événements très déformée par rapport à celle que proposait Trogue. Ce dernier était probablement plus proche de Strabon que ne le laisse supposer l'abrégé des *Histoires Philippiques*: il est probable que l'on peut reconnaître une source commune entre Strabon et Trogue, et que Trogue avait eu recours à une source unique. Peut-on savoir quelle est cette source?

L'examen du texte de Strabon semble fournir des éléments de réponse. Strabon dans les chapitres qu'il consacre à la Parthyène cite deux auteurs: d'abord Apollodore d'Artémite, à propos de la distance entre les Portes Caspiennes et Rhagae, puis, à deux reprises, Posidonios, à propos des séismes ravageant la région de Rhagae (11, 9, 2) et à propos des institutions des Parthes (11, 9, 3). Apollodore d'Artémite, auteur de *Parthica* ayant vécu au premier siècle av. J.-C., fait partie de ces historiens gréco-parthes grâce auxquels, affirme Strabon, les Romains ont appris l'histoire de l'Hyrcanie et de la Bactriane (2, 5, 12: «nous avons reçu des auteurs d'*Histoires Parthes*, Apollodore d'Artémite et autres, des informations plus précises que généralement jusque-là sur l'Hyrcanie et la Bactriane»); il est le seul dont il nous ait préservé quelques fragments (sur Apollodore voir notamment Altheim 1947 t. 1: 2-23; Tarn 1951; Chaumont 1987). Posidonios avait écrit des *Histoires* faisant suite à l'œuvre de Polybe; on sait, grâce aux fragments transmis par Athénée et grâce à Diodore de Sicile qui s'en inspirait pour les derniers livres de la *Bibliothèque Historique*, qu'il y faisait le récit des guerres ayant opposé Parthes et Séleucides au second siècle et proposait, à l'occasion de ce récit, une description ethnographique des Parthes et un aperçu de leur histoire (Athénée 152f-153b = Edlestein-Kidd F. 57 et F. 64; Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique* 33, 18; 33, 28, 1; 34, 15-19; 34, 21).

Certains identifient la source principale de Strabon avec Apollodore (Altheim 1947, Tarn 1951, Lasserre 1975), d'autres avec Posidonios (Liebmann- Frankfort 1969: Strabon n'utilise Apollodore que pour les notations géographiques). La première hypothèse me paraît la plus probable. On sait avec certitude que Strabon a utilisé Apollodore pour le passage qu'il consacre à l'histoire du royaume gréco-bactrien, puisqu'il le cite à deux reprises en cette occasion (11, 9, 1). Or, ce passage présente d'importantes similitudes avec le chapitre consacré à la Parthyène. Les deux passages commencent ainsi par une mention de la taille du pays et de ses richesses (la Parthyène «n'est pas un grand pays» (ἡ δὲ Παρθυαία μὲν

πολλή οὐκ ἔστι), la Bactriane est un «grand pays» (πολλή δέ ἐστι)); la première ne dispose d'aucune richesse naturelle (elle est montagneuse, couverte de forêt, pauvre (ἄπορος)), la seconde «produit de tout (πάμφορος) sauf de l'huile d'olive» (11, 9, 1 et 11, 11, 1). On trouve ensuite, dans des termes souvent similaires, un développement sur l'expansion de la province originelle une fois qu'elle est devenue un royaume: Arsacès et ses successeurs «acquirent à la longue une telle puissance (οὕτως ἴσχυσαν), en s'emparant continuellement de territoires voisins du leur à la faveur de leurs succès militaires (διὰ τὰς ἐν τοῖς πολέμοις κατορθώσεις), qu'ils finirent par se rendre maître de tout le pays situé entre eux et l'Euphrate (ὥστε τελευτῶντες ἀπάσης τῆς ἐντὸς Εὐφρατου κύριοι κατέστησαν)»; ils acquirent également une partie de la Bactriane (11, 9, 2). Parallèlement, les rois gréco-bactriens «acquirent une telle puissance (τοσοῦτον δ'ἴσχυσαν) du fait de la richesse du pays (διὰ τὴν ἀρετὴν τῆς χώρας) qu'ils devinrent les maîtres (ὥστε ... ἐπεκράτουν) et de l'Ariane et de l'Inde». Ce fut l'œuvre essentiellement de Ménandre et de Démétrios, fils d'Euthydème; ils possédèrent également une partie de la Patalène et étendirent leur empire jusqu'aux Sères et aux Phrynes (11, 11, 1). Dans les deux cas Strabon précise à qui revient la gloire de l'extension du royaume, quels facteurs ont permis cette extension, et quelles furent ses limites ultimes. Le schéma narratif paraît très proche. On le retrouve d'ailleurs chez Strabon à propos de l'Arménie qui, petit pays au départ (μικρὰν οὖσαν), «s'agrandit sous l'impulsion d'Artaxias et de Zariadris ainsi que de leurs partisans»; ces anciens généraux d'Antiochos le Grand, une fois devenus rois, «avaient accru ensemble leurs royaumes en s'appropriant des terres aux dépens des peuples qui les entouraient»; suit la liste des territoires qu'ils enlevèrent aux Mèdes, aux Ibères et à divers peuples voisins (11, 14, 5).

Il me paraît peu douteux que, pour retracer l'histoire de la Parthyène, de la Bactriane et de l'Arménie hellénistiques, Strabon a fait appel à une même source, et que cette source est Apollodore, même s'il ne le cite qu'à propos de la Bactriane. Strabon a également lu Posidonios, qu'il cite, mais ce n'est pas à son ouvrage qu'il a emprunté la trame de son histoire de la Parthyène.

La source commune à Strabon et Trogue pour ce qui concerne les premiers temps de l'histoire des Parthes me semble donc être Apollodore d'Artémida.

L'étude des chapitres historiques suivants –je laisse de côté pour le moment les deux chapitres ethnographiques du livre 41– confirme cette hypothèse de l'usage d'Apollodore par Trogue, du moins pour une partie d'entre eux.

L'histoire des Parthes dans des livres 41-42.

A partir du chapitre 5 du livre 41 débute l'histoire des Parthes, qui se présente comme l'histoire des règnes successifs des Arsacides depuis Arsacès I (41, 5, 1-6) jusqu'à Phraate IV, contemporain d'Auguste.

On distingue très clairement une césure dans cette histoire des Parthes: si, jusqu'à la mort de Mithridate II, évoquée en 42, 2, 6, les règnes sont évoqués à travers leurs faits les plus marquants (très sommairement résumés), à partir du règne d'Orodès (58/57-38 av. J.-C.), au cours duquel prend place la bataille de Carrhes, le récit ne s'intéresse plus qu'aux rapports entre Parthes et Romains. Il est manifeste qu'à compter du moment où Parthes et Romains sont en contact, Trogue a utilisé des sources romaines qui ne s'intéressaient aux affaires parthes que dans la mesure où elles interféraient avec celles des Romains. De ce changement de sources résulte un «trou» de trente ans dans la chronologie des Arsacides puisqu'on passe directement de Mithridate II (124/123-88/87 av. J.-C.), dernier roi évoqué par la première source, à la guerre entre Mithridate III et Orodès, qui se déroule en 58/57 av. J.-C. (voir Altheim 1947, t. 1: 8 et Ferrero 1957: 128-145). Ces années sont d'ailleurs très mal connues des historiens contemporains qui les désignent depuis G. Rawlinson comme «The dark Period of Parthian History» (Rawlinson 1873).

Dans les chapitres «romains», les épisodes que narre Trogue sont tous connus par ailleurs et le récit qu'il en fait, mis à part des détails peu significatifs, ne se distingue pas de ce que l'on trouve dans d'autres sources: guerre civile entre les frères Orodès et Mithridate, bataille de Carrhes, invasion de la Syrie par les Parthes au lendemain de Carrhes et succès contre eux de Cassius, alliance des Parthes avec les Pompéiens, invasion de la Syrie et de l'Asie par Labienus et Pacoros et succès contre eux de Ventidius, expédition d'Antoine, rivalité entre Phraate IV et Tiridate, tous ces éléments sont connus des sources gréco-romaines. La façon dont ils sont racontés, très négative pour les Parthes, est également typique des évocations romaines des Parthes: despotisme et cruauté sont les deux ressorts permettant d'expliquer les affaires des Arsacides (Lerouge-Cohen 2005 et Lerouge 2007: 260-266). Mithridate II est ainsi détrôné «à cause de sa cruauté», avant de se faire massacrer par son frère Orodès (42, 4, 1-2); ce même Orodès est tué par son fils Phraate, qui assassine ensuite ses trente frères ainsi qu'un de ses fils, mais se fait à son tour chasser du trône, «à cause de sa cruauté». On retrouve chez Tacite et Flavius Josèphe le recours aux mêmes facteurs d'explication

(Tacite, *Annales* 6, 31, 1; 6, 36, 2; 6, 41, 2; 11, 8, 2; 11, 10, 3; Flavius Josèphe, *Antiquités Juives* 18, 44). Par ailleurs, la valeur militaire des Parthes, à travers le récit du succès de Ventidius (42, 4, 8-10), est rabaissée, ce dont on trouve d'autres exemples chez les auteurs ayant raconté cet épisode (Frontin, *Stratagèmes* 2, 5, 36; Dion Cassius 48, 40 et 49, 40). Certes, ces chapitres marquent une bonne connaissance des affaires intérieures parthes; les ouvrages de Flavius Josèphe ou de Tacite sont toutefois la meilleure preuve que les Romains, parce qu'ils cherchèrent souvent à en tirer profit, se tenaient au courant des affaires des Arsacides (Tacite, *Annales* 2, 1-4; 2, 56-58; 6, 31-37; 6, 41-45; voir aussi aux livres 12-15 le récit de la guerre entre Parthes et Romains en Arménie; Flavius Josèphe, *Antiquités Juives* 18, 39-52). Les derniers chapitres du livre 42 des *Histoires Philippiques* ne sont qu'un des exemples de cet intérêt romain pour les Parthes sous l'Empire et ne supposent pas la lecture d'une source spécifiquement consacrée aux Arsacides.

Il en va autrement pour les chapitres précédents. Ces chapitres offrent des informations dont on ne trouve nulle trace ailleurs et sont empreints d'un ton positif pour les Arsacides: le fondateur de la dynastie fait construire une citadelle sur un mont «si avantage par la nature qu'on ne peut rien voir de plus fort ni de plus agréable» (41, 5, 3); son fils combat «avec un courage admirable» (*mira virtute*) contre Antiochos (41, 5, 7); Mithridate I, «homme d'un courage signalé» (*insignis virtutis viro*) (41, 5, 10), porte l'empire des Parthes du mont Caucase jusqu'au fleuve de l'Euphrate» (41, 6, 8) et meurt dans «une vieillesse glorieuse» (41, 6, 9); Mithridate II «surpassa la célébrité (de ses ancêtres) par son génie» (*animi magnitudine*) (42, 2, 3). Pas de meurtre familial dans ces chapitres, mais de nombreux exploits guerriers. Ils présentent en outre une unité qui incite à penser qu'ils ont été tirés d'une source unique, déroulant l'histoire des Parthes, règne par règne, depuis les débuts de leur histoire; ils sont, de toute évidence, en continuité avec le chapitre consacré à l'histoire ancienne de la Parthyène et aux origines d'Arsacès. Trogue semble bien avoir eu des *Parthica* sous les yeux. Dans la mesure où nous avons reconnu Apollodore comme source principale de Trogue sur la question des premiers temps des Parthes, la tentation est forte de voir en lui la source principale des livres 41-42 dans leur ensemble, jusqu'à 42, 4 en tout cas.

Les historiens toutefois ne sont pas unanimes sur ce point: Thérèse Liebmann-Frankfort incline ainsi à penser, comme pour Strabon, que la source de Trogue dans le livre 41 est Posidonios, et que l'historien romain

n'a utilisé Apollodore que pour le passage consacré à Mithridate I (41, 6, 6). Son argumentation repose sur le fait que les Séleucides sont très présents dans ce livre, ce qui signifie selon elle que Trogue a utilisé une source intégrant l'histoire des Parthes dans celle des Séleucides, comme le faisait Posidonios (Liebmann-Frankfort 1969: 917-918). Cela ne me paraît pas totalement convaincant: l'histoire des Parthes, au départ, est bien celle de leur lutte contre les Séleucides désireux d'imposer de nouveau leur autorité sur eux et il est normal que ces derniers occupent une place importante dans des *Parthica*. De plus, l'intérêt pour les Séleucides faiblit au fur et à mesure qu'on avance dans le texte: si les règnes d'Arsacès et de son successeur Arsacès II sont principalement caractérisés par les succès qu'ils remportèrent respectivement sur Séleucos II et Antiochos III (voir 41, 4, 9 et 41, 5, 7), l'expédition menée par Démétrios II contre Mithridate I en 140/139 n'est en revanche pas évoquée du tout, tandis que celle d'Antiochos VII contre Phraate (130/129) n'est qu'allusivement mentionnée au début du livre 42 –du point de vue parthe de surcroît (elle est décrite comme «la tentative d'Antiochos sur le royaume des Parthes») (42, 1, 1). Certes, l'intervention de Justin doit être prise en compte: parmi les succès de Mithridate I, résumés de façon vague en 41, 8, figurait probablement chez Trogue son succès contre Démétrios, et l'expédition d'Antiochos devait être racontée avant d'être simplement évoquée au début du livre 42. Il reste que Trogue, de toute évidence, n'avait pas insisté sur ces événements dans le livre 41. Cela correspond à une réalité historique: les Parthes doivent d'abord conforter leur indépendance par rapport aux Séleucides, mais à partir du moment où ils se lancent dans des conquêtes, leurs victoires éclipsent les succès remportés sur les rois gréco-macédoniens qui essaient de les contenir. Que la première étape apparaisse en bonne place dans une histoire des Parthes n'a donc rien d'étonnant et ne suppose pas l'usage d'une source centrée sur les Séleucides. Le désintérêt pour les expéditions de Démétrios et d'Antiochos semblerait même prouver le contraire.

On sait en revanche que Posidonios, lui, racontait abondamment ces expéditions: les fragments tirés d'Athénée nous le prouvent (Athénée 152f-153b = Edlestein-Kidd F. 57 et F. 64: Posidonios les évoquait aux livres 5 et 16), de même, surtout, que les livres 36 et 38 des *Histoires Philippiques*, pour lesquels il est admis que Trogue a utilisé Posidonios comme source (Santi-Amantini 1972; Salomone 1973; Angeli-Bertinelli 1982; Richter 1987: 169-172; 193-195). Au livre 36 prend ainsi place le récit de la guerre

de Démétrios (36, 1, 1-6) et au livre 38 deux longs chapitres sont consacrés à la captivité de Démétrios II en Hyrcanie, puis à l'expédition lancée par Antiochos VII pour libérer son frère (38, 9-10). Aucun élément de ces récits n'est repris dans le livre 41: les livres 36-38 d'une part, et 41-42 d'autre part, ont été manifestement puisés à deux sources distinctes. Un détail semble le confirmer: dans les livres 36 et 38, Mithridate I n'apparaît que sous le nom dynastique (transmis de façon fautive) d'«Arsacide» (36, 1, 3; 38, 9, 3; 38, 9, 4; 38, 9, 6). Cet usage se retrouve dans les fragments de Posidonios transmis par Athénée, qui désigne Mithridate et Phraate sous le nom générique d'«Arsacès», de même que chez Diodore de Sicile: il s'agit donc d'un usage posidonien. Dans les livres 41-42 en revanche, Trogue n'utilise jamais ce nom dynastique dont l'emploi conduit à une confusion entre les différents rois: cela pourrait signifier que sa source n'est pas Posidonios.

Enfin, il paraît logique, si Trogue s'est fondé sur Posidonios pour raconter l'histoire des relations entre Parthes et Séleucides, qu'il ne reprenne pas la même source au moment où il s'intéresse aux Parthes en particulier, mais qu'il privilégie alors l'usage d'un ouvrage qui leur soit spécifiquement consacré.

Je ne crois donc pas, pour ma part, que Posidonios soit la source des chapitres dans lesquels Trogue Pompée raconte l'histoire des Parthes aux livres 41-42 des *Histoires Philippiques*.

Bien des indices en revanche viennent confirmer l'hypothèse selon laquelle Trogue Pompée a utilisé pour ces chapitres, comme il le fait à propos des origines des Parthes, l'œuvre d'Apollodore d'Artémite.

D'abord on trouve, dans le livre 41 des *Histoires Philippiques*, un développement sur l'histoire de la Bactriane à l'époque du royaume gréco-bactrien (41, 6). On l'a vu plus haut, Apollodore avait raconté l'histoire du royaume gréco-bactrien, et Strabon l'a reprise dans sa *Géographie* (11, 11, 1). Certes, il est difficile de comparer le chapitre des *Histoires Philippiques* avec les notations historiques qu'on trouve dans la *Géographie* de Strabon sur la Bactriane, car dans l'un et l'autre ouvrage, l'histoire gréco-bactrienne est racontée de façon lacunaire: Strabon n'évoque que les conquêtes menées par Ménandre en Inde et sa connaissance de la succession des rois gréco-bactriens paraît très confuse (voir notamment 11, 9, 2), tandis que dans les *Histoires Philippiques* ne sont évoqués que le règne d'Eucratidès, l'avant-dernier roi gréco-bactrien, ainsi que la chute du royaume. Dans les *Histoires Philippiques* toutefois cette vision réductrice

de l'histoire bactrienne provient très clairement du résumé de Justin qui élimina la quasi-totalité de ce que l'on trouvait chez Trogue: le Prologue du livre 41 indique ainsi que Trogue racontait l'histoire du royaume depuis sa formation sous le règne de Diodote (évoquée également, quoique de façon erronée, par Strabon en 11, 9, 2) jusqu'à la conquête de la Bactriane par les Scythes (à laquelle Strabon fait allusion en 11, 8, 2), et qu'il s'intéressait également à l'histoire du royaume indo-grec d'Apollodote et Ménandre (évoqué, de façon imprécise là encore, par Strabon en 11, 11, 1). Le nom des peuples scythes qui mirent la main sur la Bactriane, nous l'avons vu plus haut, paraît également être le même chez Strabon et chez Trogue (Prologue). Par ailleurs, s'il est faux d'affirmer, comme le fait Justin, que les Bactriens, à la fin du règne d'Eucratidès, «tombèrent sous le joug des Parthes, jusque-là plus faibles qu'eux», l'idée (juste) selon laquelle les Parthes conquièrent une partie de la Bactriane à l'époque de ce même Eucratidès se trouve répétée à deux reprises chez Strabon (11, 9, 2 et 11, 11, 2): on peut penser que Justin, dans son résumé et par souci de marquer fortement le contraste entre la puissance grandissante des Parthes et la déchéance progressive des Gréco-Bactriens, simplifie et exagère ce qu'il lisait dans sa source, mais que cette source est la même que celle de Strabon et qu'elle datait bien du règne d'Eucratidès l'expansion des Parthes au détriment des Bactriens.

Par ailleurs Trogue portait un grand intérêt aux peuples scythes: dans les livres 41-42 ils sont à plusieurs reprises mêlés à l'histoire des Parthes (41, 1, 9; 42, 1; 42, 2, 1-5), et, surtout, un excursus leur était consacré au livre 42, dont Justin n'a rien gardé. Or, on sait qu'Apollodore lui aussi accordait de l'importance aux Scythes et aux relations qu'ils entretenaient avec leurs voisins: c'est probablement à Apollodore que pense Strabon lorsqu'il explique que les Parthes ont familiarisé leurs contemporains «avec l'Hyrcanie, la Bactriane et les pays voisins, ainsi qu'avec les peuples scythes qui leur font suite, beaucoup moins connus précédemment» (1,2,1), et lorsqu'il se félicite, plus loin, que la domination des Parthes ait permis de beaucoup mieux connaître les peuples de la Mer Hyrcanienne puisque «ceux qui écrivent leur histoire parlent des lieux et des peuples où se sont déroulés les événements avec plus d'autorité que leurs devanciers, les ayant plus souvent qu'eux vus de leurs propres yeux» (11, 6, 4). Strabon témoigne effectivement d'une bonne connaissance des peuples nomades proches de l'Hyrcanie et des incursions auxquelles ils se livrent dans les territoires voisins, notamment chez les Parthes (11, 8, 3). Cela constitue un nouveau point commun supplémentaire entre lui et Trogue Pompée.

Enfin, la digression arménienne de Trogue (42, 2, 7-3), uniquement centrée sur les origines de ce pays, présente des convergences avec l'histoire ancienne de l'Arménie que propose également Strabon dans un chapitre considéré comme issu d'Apollodore (11, 14, 12): chez les deux auteurs on trouve l'idée selon laquelle l'Arménie, comme de nombreux royaumes d'Orient, fut fondée par un compagnon de Jason, Arménus/Armenos en l'occurrence, lors de l'expédition des Argonautes (Trogue 42, 2, 10 et 42, 3, 1) et tous deux en allèguent comme preuve le fait que Parménion, un compagnon d'Alexandre, dut faire détruire les nombreux sanctuaires dédiés à Jason qu'il avait trouvés en arrivant en Orient (pour qu'il n'y ait pas de nom plus révérend que celui d'Alexandre, explique Trogue) (Trogue 42, 3, 5).

Il est donc probable que Trogue Pompée, dans une grande partie des chapitres historiques des livres 41-42, utilisa Apollodore d'Artémite plutôt que Posidonios comme sa source principale. Une question toutefois subsiste. Elle concerne le premier chapitre du livre 42 (voir Altheim 1947, t. 2: 15). Ce chapitre, consacré à Phraate II (139/138-128 av. J.C.), diffère d'abord des autres par sa longueur. Au lieu de résumer en quelques lignes les événements les plus marquants du règne de Phraate, l'auteur choisit de développer un épisode bien précis: alors qu'il s'apprêtait à porter la guerre en Syrie, le roi fut rappelé à la défense de son royaume par les Scythes réclamant un salaire pour l'aide qu'ils lui avaient fournie contre Antiochos VII; cet épisode entraîne deux conséquences: la régence d'Himéros à qui Phraate confie son royaume pendant la guerre et par la mort du roi, assassiné par les soldats grecs composant l'armée qu'il avait emmenée avec lui combattre les Scythes. Ce chapitre se caractérise par une tonalité hostile aux Parthes et par une caractérisation négative de leurs rapports avec leurs sujets: Himéros se comporte «comme un tyran cruel» et maltraite rudement les Babyloniens ainsi que d'autres peuples (42, 1, 3). Si Phraate, de son côté, est assassiné par son armée de Grecs, des soldats faits prisonniers pendant la guerre d'Antiochos VII, c'est parce qu'il les avait exaspérés en les traitant «avec hauteur et cruauté (*superbe crudeliterque*)» et en leur infligeant des «vexations révoltantes (*injuriarum indignitas*)» (42, 1, 4-5). Cette insistance sur la *crudelitas* et la *superbia* des Parthes évoque de près les livres 36 et 38, dans lesquels elle est invoquée pour caractériser la façon dont les Parthes se comportent envers les peuples soumis (36, 1, 3; 38, 10, 5; voir aussi 39, 1, 3). Or ces livres, on l'a dit, sont tirés de Posidonios. Par ailleurs, Diodore de Sicile atteste que l'on trouvait chez Posidonios comme chez Trogue l'idée selon laquelle

Phraate II avait l'intention de marcher contre la Syrie mais qu'il ne put mener son projet à bien (34, 18: «Arsacès, le roi des Parthes, après avoir écrasé Antiochos, conçut le projet de marcher sur la Syrie, espérant s'en rendre maître facilement. Il n'eut pas la possibilité de faire cette expédition, mais, à cause de la grandeur de ses succès, la Fortune plaça sur son chemin de très nombreux périls et malheurs») –Troge se montre plus précis que Diodore en expliquant que ce sont les mouvements des Scythes qui l'empêchèrent de le faire. Le récit du «règne» du cruel Himéros (42, 1, 3) apparaissait également chez Posidonios (Edelstein-Kidd F. 65; Diodore de Sicile 34, 21), qui en outre présentait Phraate comme un roi terrible pour les populations grecques récemment soumises (Diodore de Sicile 34, 19: il annonça aux habitants de Séleucie que tous auraient les yeux arrachés). Ne peut-on penser que Troge, ici, abandonne un instant Apollodore pour raconter un épisode qu'il a trouvé chez Posidonios, et qui par son aspect spectaculaire ne pouvait qu'intéresser le lecteur? On objectera qu'il aurait pu, dans ce cas, le narrer au livre 38 ou 39, dans le cadre de son récit de l'expédition d'Antiochos. Ces livres toutefois sont consacrés aux Séleucides, alors que l'épisode en question concerne les Parthes: Troge estima peut-être qu'il n'avait pas sa place au livre 38 et choisit de le raconter plus tard, dans ses livres parthes, où ils viennent enrichir la narration d'Apollodore. Ce qui est sûr en tout cas, c'est que ce chapitre diffère de celui qui le précède et de celui qui le suit et qu'il semble tiré d'une source autre, plus hostile aux Parthes et mettant l'accent sur les mauvaises relations qu'ils entretenaient avec les Grecs de leur royaume.

Les chapitres ethnographiques.

Maintenant que nous évoqué la question des chapitres historiques des livres 41-42 des *Histoires Philippiques*, il nous reste à étudier les deux chapitres ethnographiques (41, 2-3) qui les précèdent. C'est leur caractère unique, bien plus que leur qualité, qui explique l'importance qu'on leur accorde: du point de vue du contenu en effet, ces chapitres, tels qu'ils nous sont parvenus en tout cas, se caractérisent par une certaine pauvreté. Ils se composent d'un ensemble de remarques que l'on peut classer en trois catégories: celles qui décrivent les mœurs et coutumes des Parthes; celles qui portent, plus particulièrement, sur l'armée et les tactiques des Parthes; celles qui concernent le caractère de ce peuple. Il est inutile de se demander quelle est la source de l'exkursus ethnographique de Troge: plus que le reflet d'une

source unique, ces chapitres constituent un véritable patchwork dans lequel on retrouve des influences diverses. C'est de l'ensemble de ces influences que se compose la vision romaine des Parthes à l'époque d'Auguste (sur l'ethnographie romaine des Parthes, voir Lerouge 2007: 323-360).

Les remarques d'ordre proprement ethnographique se trouvent au début du ch. 2 (41, 2, 1-4) puis au ch. 3; quoique très succinctes et souvent frustrantes, elles couvrent un nombre de domaines assez important. Trogue évoque d'abord les institutions des Parthes: «après la puissance royale», explique-t-il, c'est l'ordre des conseillers (*probulorum ordo*)¹ qui tient le plus haut rang: c'est de cet ordre qu'ils tirent leurs chefs en temps de guerre, et leurs magistrats en temps de paix» (*ex hoc duces in bello, ex hoc rectores in pace habent*) (41, 2, 1-2); il caractérise ensuite rapidement leur langue: elle est un mélange de scythe et de mède (41, 2, 3); puis leur costume: ils portaient autrefois un «costume particulier» (*vestis sui moris*), mais depuis qu'ils sont riches ils portent, comme les Mèdes, des «habits transparents et légers» (*perlucida ac fluida*) (41, 2, 4). Du point de vue des coutumes matrimoniales, les Parthes, «pour varier leurs plaisirs», ont chacun plusieurs femmes, et «aucun délit n'est puni chez eux plus rigoureusement que l'adultère»: les femmes doivent chez eux être totalement soustraites aux regards des hommes (41, 3, 1-2). Ils «ne mangent d'autre viande que celle que leur fournit la chasse» (41, 3, 4) et passent toute leur vie à cheval, en temps de guerre comme en temps de paix; seuls les esclaves marchent à pied (41, 3, 4). Enfin, «leur sépulture ordinaire consiste à être déchiré par les oiseaux ou par les chiens. Ils ne mettent les os en terre que lorsqu'ils sont nus» (41, 3, 5), et «dans leur pratiques religieuses comme dans le culte qu'ils rendent aux dieux, ils ont tous une remarquable piété» (41, 3, 6).

Ces remarques, dans l'ensemble, correspondent à la réalité parthe. Ainsi, dans la description des institutions parthes, si les termes de «conseillers» (*probulorum*), d'«ordre» (*ordo*) et de «magistrats» (*rectores*) sont impropres, on reconnaît facilement derrière les propos de Trogue le royaume arsacide dans lequel une aristocratie toute-puissante fournit aux rois leurs généraux et leurs gouverneurs. Ce passage peut être rapproché du fragment de

¹ La leçon la plus couramment admise par les manuscrits, *probulorum*, posant problème pour le sens à donner à la phrase, Altheim 1947 suggère d'adopter la leçon *propiquorum*, les «proches», terme qui pourrait être une transcription latine du mot grec «Parents» (συγγενεῖς), titre aulique en usage chez les Parthes. La suggestion est intéressante mais comme elle n'a pas été couramment admise, je m'en tiens ici à la leçon des manuscrits.

Posidonios que transmet Strabon, selon lequel les Parthes disposent d'un double sénat, composé d'une part de Parents, d'autre part de Sages et de Mages, qui établit les rois² (11, 9, 3): si, là encore, le propos est inexact (les rois parthes ne sont pas choisis par un sénat mais désignés par le roi en place), la situation décrite, celle d'une royauté dans laquelle les grands nobles occupent une place centrale, est conforme à la réalité et semblable à celle que l'on trouve chez Trogue. L'affirmation selon laquelle le parthe est un mélange de scythe et de mède correspond également à une certaine réalité, puisque le parthe appartient, comme le mède, au groupe des langues iraniennes du Nord-Ouest, mais contient également des mots d'origine parne (selon Altheim 1947, t. 1: 4-5, la situation décrite par Trogue témoigne d'une époque bien précise, celle au cours de laquelle le parne, langue originelle des Parthes, commença à se transformer en un dialecte du nord-ouest proche du mède; il la date de la première moitié du premier siècle. Je ne suis pas sûre toutefois que l'on puisse être aussi précis). Il est vrai par ailleurs que les Parthes sont polygames, et, semble-t-il, que leurs femmes se cachaient le visage en public (voir Dion Cassius 63, 2, 3). On sait également que le cheval occupe une place importante dans la civilisation de ce peuple de cavaliers; l'idée selon laquelle les Parthes se déplacent à cheval tandis que leurs «esclaves» marchent à pied provient d'une mauvaise compréhension de la société parthe (dont on retrouvera un exemple à propos de l'armée): chez les Arsacides, la grande majorité de la population est dépendante des grands nobles, c'est-à-dire qu'elle est attachée à la glèbe et doit payer des redevances; Trogue n'a pas compris ce statut de dépendance et l'a traduit par le terme d'«esclavage», qui est impropre (voir sur ce passage l'analyse de Koshelenko 1980, qui étudie également les quelques autres occurrences que l'on trouve dans les sources gréco-romaines à propos des «esclaves» parthes). Il reste que, même si elle est exprimée de façon fautive, cette observation marque une certaine connaissance de la société parthe: à l'époque achéménide il était impensable pour un noble de se déplacer à pied (Xénophon, *Cyropédie* 4, 3, 23, cité par Koshelenko 1980: 183), et il en allait de

² Ce fragment de Posidonios a suscité de nombreuses discussions, que je ne reprends pas ici (ou peut se reporter en revanche à Lerouge 2007: 245-255). Je me contenterai d'indiquer que je n'adopte pas le texte grec choisi par F. Lasserre dans la CUF, mais préfère celui que donnent les manuscrits et qu'ont retenu Aly 1957: 425 note 38) et Kidd 1988, t. 2: 957-959 (le verbe «établir» est à l'actif, καθίστησιν, et non au passif (καθίσθασθαι)). La traduction que j'adopte est donc semblable à celle que donnent les deux savants, pour le premier en allemand, pour le second en anglais.

même sous les Sassanides (voir les références que donne pour cette période Koshelenko 1980); il est probable que les Parthes eux aussi respectaient cette convention. Par ailleurs, les Parthes pratiquent bien le décharnement des cadavres, coutume typiquement zoroastrienne. Enfin, l'assertion selon laquelle les Parthes, autrefois, portaient un «costume particulier» qu'ils ont troqué depuis qu'ils sont riches pour des habits «transparents et légers» correspond à l'enseignement des monnaies, qui montrent que le costume des Arsacides s'est considérablement enrichi et orné au cours du temps. Malgré leur birèveté et les nombreuses lacunes qu'elles présentent (en matière de religion notamment), les notations ethnographiques de Trogue semblent provenir d'une source ayant une bonne connaissance de la société parthe.

On est en même temps frappé par les similitudes que présente l'exposé de Trogue avec les descriptions classiques des Perses. Dans sa formulation, l'affirmation selon laquelle les os des cadavres ne sont pas mis en terre avant d'être nus rappelle ainsi de très près le texte d'Hérodote, qui écrit dans son excursus perse: «le cadavre d'un Perse ne serait pas enseveli avant d'avoir été déchiré par un oiseau ou par un chien» (1, 140). On trouve également dans les sources classiques l'explication de la pratique perse de la polygamie par la recherche du plaisir (idée sous-entendue chez Hérodote (1, 135) mais ouvertement exprimée chez Euripide (*Andromaque*, v. 177-180)); les Perses sont en outre eux aussi présentés comme très jaloux de leurs femmes (Plutarque, *Artaxerxès* 27, 1 et *Thémistocle* 26, 4-5). Enfin, chez Hérodote apparaît l'idée, plusieurs fois reprise ensuite, selon laquelle les Perses ont adopté le costume des Mèdes, parce qu'ils le jugeaient «plus beau» que le leur (Hérodote 1, 135; voir aussi Xénophon, *Cyropédie* 1, 3, 2; 1, 3, 3; 8, 8; Strabon 11, 13, 9).

De ces similitudes on doit conclure, non que Trogue s'est uniquement inspiré, pour décrire les Parthes, de sources anciennes consacrées aux Perses, mais plutôt que, lorsqu'il reconnaissait entre les pratiques perses et parthes des points communs, il décrivait les secondes sur le modèle des premières et les expliquait comme l'avaient fait avant lui, pour les Perses, les historiens grecs. Son intérêt pour les Parthes lui est en outre dicté par sa connaissance des sources anciennes sur les Perses: parmi les traits parthes Trogue choisit ceux qu'il reconnaît, qui lui «parlent» comme ils «parlent» à ses lecteurs romains. Doit-on faire remonter cette attitude à la source qu'il a utilisée, ou a-t-il lui-même effectué une sélection parmi les informations qu'il avait recueillies? On ne peut répondre avec certitude à cette question. J'incline à penser pour ma part que la source de Trogue faisait bien appel à

des réminiscences classiques, mais qu'elle proposait des coutumes parthes un exposé beaucoup plus complet que celui qui se trouve dans les *Histoires Philippiques* et mettait davantage l'accent sur les traits distinguant les Parthes des Perses. On en a des témoignages dans notre texte: pour ce qui concerne les institutions des Parthes on ne trouve pas de précédent perse, par exemple. L'auteur des *Histoires Philippiques* a opéré une sélection parmi les éléments que contenait sa source pour ne retenir que ceux qui pouvaient frapper un esprit romain bon connaisseur des textes grecs. Le fait que, d'une manière globale, l'ethnographie gréco-romaine des Parthes soit pauvre et largement inspirée du modèle perse m'incite à penser que cette sélection avait déjà été opérée par Trogue à l'époque d'Auguste et qu'on ne doit pas l'imputer — ou pas totalement en tout cas — à Justin.

Peut-on maintenant savoir de quelle source Trogue s'est inspiré pour ses remarques d'ordre ethnographique? Là encore, la certitude n'est pas permise. On peut déceler un certain nombre de points communs entre les remarques de Trogue et la description ethnographique que l'on trouve chez Strabon à propos des Mèdes (Strabon 11, 13, 9-11): importance accordée au costume (11, 13, 9); insistance sur la passion des Mèdes pour le tir à l'arc et l'équitation (11, 13, 9); remarque sur le fait que les Mèdes ne mangent comme viande que du gibier et ne pratiquent pas l'élevage (11, 13, 10). Or, on considère généralement que ces chapitres de Strabon viennent d'Apollodore: Apollodore, utilisé pour les chapitres historiques, pourrait donc également être la source de Trogue. Même si les deux passages renvoient à une même réalité, le propos de Trogue sur les institutions parthes est trop différent, dans sa formulation, de celui que Strabon nous a transmis sous le nom de Posidonios pour que l'on puisse en conclure que Trogue a utilisé Posidonios dans son ethnographie. Quel que soit l'auteur dont il s'est inspiré, il s'agit en tout cas d'une source imprégnée de culture grecque et bien renseignée sur les Parthes, même si les coupes qu'elle a subies de la part de Trogue ou de Justin empêchent d'en connaître la véritable valeur.

L'ethnographie parthe de Trogue Pompée consiste en grande partie, nous l'avons dit, en une description de l'armée des Arsacides et de leurs pratiques militaires (41, 2, 5-10). Trogue décrit l'armée des Parthes comme essentiellement constituée d'esclaves (*majorem partem servitiorum habent*) auxquels les Parthes apprennent, «tout comme à leurs enfants, à monter à cheval et à tirer à l'arc». Ces esclaves ne peuvent être affranchis. Par ailleurs, en temps de guerre, chacun fournit des cavaliers au roi selon sa

fortune. Suit une liste des tactiques observées par les Parthes sur le champ de bataille.

La contradiction qu'on note entre les propos de Trogue sur la composition de l'armée des Parthes, qui indique que des «esclaves» montaient à cheval, et la remarque, commentée plus haut, selon laquelle seuls les nobles parthes pouvaient se déplacer à cheval, est le signe, selon G. A. Kosheenko (Koshelenko 1980: 182), que Trogue a fait appel à plusieurs sources pour son ethnographie parthe: ici, les «esclaves» désigneraient les membres des tribus parthes conquérantes qui étaient placés dans une situation de dépendance vis-à-vis de la haute aristocratie et leur fournissaient la cavalerie légère — mais n'étaient en rien des esclaves. L'origine de cette erreur remonte, visiblement, aux observations auxquelles se livrèrent les Romains lorsqu'ils furent confrontés militairement aux Parthes: Trogue cite en effet à l'appui de ses propos l'expédition d'Antoine, au cours de laquelle, affirme-t-il, le général romain dut affronter 50 000 hommes dont 400 seulement étaient des hommes libres (41, 2, 6).

Les remarques qui suivent et qui portent sur les tactiques des Parthes proviennent elles aussi, de manière certaine, d'observations romaines: refus de combattre de près, incapacité à soutenir des sièges et à prendre des villes, fuite simulée, usage du tambour et non de la trompette, présence de cavaliers cuirassés dans l'armée parthe... toutes ces notations se retrouvent dans les récits que nous avons de la bataille de Carrhes (Plutarque, *Crassus*, 16-34 et 37-38; Dion Cassius 41, 12-27), ainsi que dans d'autres textes décrivant les Parthes au combat, comme chez Tacite par exemple (voir par exemple *Annales* 13, 40; 15, 4...). La description de l'armée arsacide et de l'attitude des Parthes sur le champ de bataille est proprement romaine et on ne peut y trouver de précédent grec; elle est totalement issue du contact direct avec les Parthes et constitue un champ proprement romain de la description ethnographique de ce peuple.

Dernier aspect de la description des Parthes: leur caractérisation psychologique. Dans cette caractérisation — sommaire — des Parthes figurent, c'est évident, des éléments issus de la tradition grecque relative aux Perses et aux peuples d'Orient en général: les Parthes sont fourbes («leur caractère est fourbe», (*ingenia... fraudulenta*) (41, 3, 7); «ni leurs paroles ni leurs promesses ne méritent confiance, à moins que leur intérêt soit en jeu» (41, 3, 10)), et ils obéissent aux chefs «moins par devoir que par crainte», attitude considéré au moins depuis Hérodote comme caractéristiques des Perses (Hérodote 7, 103-104). Ils sont également, comme les

Perses, «ardents à la débauche» (41, 3, 10), ce qui rappelle leur pratique de la polygamie.

L'image d'un peuple «séditieux» (*ingenia... seditiosa*), (41, 3, 7) «toujours remuant (*inquieti*), soit au dehors, soit au-dedans, naturellement taciturne (*taciti*), plus prompt à agir qu'à parler», capable de «taire aussi bien les succès que les revers» (41, 3, 8), et à la fois «ardent à la débauche» et «sobres de nourriture» (*in cibum parci*) (41, 3, 10) est toutefois inédite et ne rappelle en rien l'image grecque forgée au sujet des Perses. Les qualités ainsi prêtées aux Parthes évoquent en revanche un autre peuple décrit dans les *Histoires Philippiques*: les Espagnols. Eux aussi, d'après Trogue, font preuve de sobriété (*parsimonia*) (44, 2, 1), savent se taire («ils ont plus de soin et de courage à se taire (*taciturnitatis*) qu'à préserver leur vie» (44, 2, 3)), aiment la guerre (44, 2, 2) et ont «l'esprit remuant» (*inquietus animus*) (44, 2, 5). Les points communs entre la description des Parthes et celle des Espagnols, deux peuples qui ont longuement résisté à Rome avant de rendre hommage à sa puissance, sont évidents. Ils incitent à penser qu'on se trouve ici face à un type de caractérisation psychologique forgé par les Romains eux-mêmes pour décrire des peuples qui, dans la tradition grecque, n'avaient pas d'image. On comprend d'ailleurs que les Romains, qui furent défaits à Carrhes, n'aient pu se contenter, pour décrire les Parthes, de reprendre en tout point les textes grecs consacrés aux Perses: la mollesse et la lâcheté imputées à ces derniers ne rendaient pas compte de la réelle force des Parthes. Les Romains prêtèrent donc aux Parthes les traits qui, selon eux, caractérisaient les peuples valeureux (sobriété, capacité à se taire, esprit «remuant»). Ils ne renoncèrent pas toutefois à certains aspects importants de la description des Perses: les Parthes sont toujours décrits comme débauchés; leur débauche toutefois ne les affaiblit pas: c'est le mélange entre ces traits apparemment incompatible que sont le goût pour la débauche d'une part, et la sobriété et le courage d'autre part, qui devient la caractéristique fondamentale de la description des Parthes. On remarque également, dans le même ordre d'idée, que les Parthes sont à la fois riches (leur costume en témoigne), et «sobres de nourriture», paradoxe qui met bien en lumière l'aspect duel de leur image. Faut-il chercher une source en particulier pour expliquer les propos de Trogue? Je ne le crois pas. Les ressemblances que présentent sa description des Espagnols et celle des Parthes portent plutôt à croire qu'il est lui-même, Romain nourri de sources grecques, l'auteur de ces chapitres (sur l'ethnographie de Trogue: Von Wickevoort-Crommelin 1993)

S'il subsiste à propos des livres 41-42 des *Histoires Philippiques* de lourdes incertitudes, l'étude que nous avons menée permet d'arriver, je

crois, à quelques conclusions. D'abord, ces livres ne sont pas issus en bloc d'une même source mais puisés chez des auteurs différents, aussi bien pour les chapitres historiques que pour les chapitres ethnographiques. L'une de ces sources est très probablement Apollodore d'Artémite, lu également par Strabon. Certaines des différences que l'on a pu constater entre les *Histoires Philippiques* et la *Géographie* à propos des premiers temps de l'histoire des Parthes s'expliquent par des déformations que Justin a introduites en abrégant le texte. La fin des chapitres historiques et une partie de la description ethnographique des Parthes proviennent de sources romaines — je pense même que la caractérisation psychologique des Parthes a été élaborée par Trogue lui-même, comme celle des Espagnols. Nul antiromanisme dans ces livres qui s'achèvent sur le triomphe d'Auguste. Ils sont plutôt le signe qu'à l'époque d'Auguste s'élabora à Rome une image complexe des Parthes: héritée de l'image grecque des Perses, elle comporte des traits qui sont antinomiques avec celle-ci mais permettent de rendre compte de l'histoire des relations romano-parthiques. La représentation des Parthes subsistera sous cette forme contradictoire pendant de nombreux siècles.

Bibliographie

- ALTHEIM, F., 1947. *Weltgeschichte Asiens im Griechischen Zeitalter*, Halle (2 tomes).
- ALY, W., 1957. *Strabonis Geographica Band 4*, Bonn.
- ANGELI-BERTINELLI, M.G & FORNI, G., 1982. Pompeo Trogo come fonte di storia, *Aufstieg und Niedergang der Römischen Welt* II.30.2: 1298-1362.
- BRUNT, P., 1980. On historical Fragments and Epitomes, *Classical Quarterly* 30: 477-494.
- CHAMBRY, E. & L. THELY-CHAMBRY, 1936. *Abrégé des Histoires Philippiques de Trogue Pompée et Prologues et Trogue Pompée*, édition et traduction, Paris.
- CHAUMONT, M.L., 1987. Apollodoros of Artemita, in: Yarshater E. (ed.), *Encyclopaedia Iranica* vol. II, Londres-New York: 160-161.
- DEVELIN, R. & YARDLEY, J.-C., 1994. *Justin. Epitome of the Philippic History of Pompeius Trogus*, traduction de J.C. Yardley avec une introduction et des notes de R. Develin, Atlanta.
- EDELSTEIN, L. & KIDD, I.G., 1972. *Posidonius 1. The Fragments*, Cambridge.
- FERRERO, L., 1957. *Struttura et metodo nell'Epitome di Giustino*, Turin.
- FORNI, G., 1958. *Valore storico e Fonti di Pompeo Trogo 1. Per le guerre greco-persiane*, Urbino.
- GUTSCHMID, A. von, 1882. Trogus und Timagenes, *Rheinisches Museum* 37: 548-555n.
- JACOBY, F., 1926. *Die Fragmente der griechischen Historiker* II. C. *Kommentar zur nr. 64-105*, Berlin.
- JAL, P., 1987. À propos des *Histoires Philippiques*: quelques remarques, *Revue des Études Latines* 65: 194-209.
- KIDD, I.G., 1988. *Posidonius 2. The Commentary*, Cambridge.

- KIDD, I.G., 1999. *Posidonius 3. The Translation of the Fragments*, Cambridge.
- KOSHELENKO, G.A., 1980. Les cavaliers parthes. Aspects de la structure sociale de la Parthie, *Dialogues d'histoire ancienne* 6: 177-189.
- LASSERRE, F., 1975. *Strabon, Géographie. Livre XI*, édition et traduction, Paris.
- LEROUGE-COHEN, Ch., 2005. Les guerres parthiques de Démétrios II et Antiochos VII dans les sources gréco-romaines, de Posidonios à Trogue/Justin. *Journal des Savants*: 217-252.
- LEROUGE, Ch., 2007. *L'image des Parthes dans le monde gréco-romain. Du début du I^{er} siècle av. J.C. jusqu'à la fin du Haut-Empire romain*, Paris.
- LIEBMANN-FRANKFORT, Th., 1969. L'histoire des Parthes dans le livre XLI de Trogue-Pompée. Essai d'identification de ses sources, *Latomus* 28: 894-922.
- LUTHER, A., 1999. Überlungen zur *defectio* der östlichen Satrapien vom Seleucidenreich, *Göttinger Forum für Altertumswissenschaft* 2: 5-15 (article disponible sur Internet).
- RAWLINSON, G., 1873. *The Sixth Great Oriental Monarchy; or the geography, history and antiquities of Parthia*, Londres.
- RICHTER, H-D., 1987. *Untersuchungen zur hellenistischen Historiographie. Die Vorlagen des Pompeius Trogus für die Darstellung des nachalexandrischen hellenistischen Geschichte (Iust. 13-40)*, Francfort-Berne.
- ROOS, A.G. & WIRTH, G., 1967. *Arrianus Flavianus. Scriptora minora et fragmenta*, Leipzig (édition sans traduction).
- SALOMONE, E., 1973. *Fonti e valore storico di Pompeo Trogo (Iustin. XXXVIII 8, 2-40)*, Gênes.
- SANTI-AMANTINI, L., 1972. *Fonti e valore storico di Pompeo Trogo (Iustin. 35 e 36)*, Gênes.
- SEEL, O., 1955. *Die Praefatio des Pompeius Trogus*, Erlagen.
- SEEL, O., 1972. *Ein römisches Weltgeschichte. Studien zum Text der Epitome des Iustinus und zur Historik des Pompeius Trogus*, Nüremberg.
- SEEL, O., 1982. Pompeius Trogus und das Problem der Universalgeschichte, *Aufstieg und Niedergang der Römischen Welt* II.30.2: 1363-1423.
- TARN, W.W., 1951. *The Greeks in Bactria and in India*, Cambridge.
- VAN WICKEVOORT-CROMMELIN, B.R., 1993. *Die Universalgeschichte des Pompeius Trogus*, La Haye.
- VAN WICKEVOORT-CROMMELIN, B.R., 1998. Die Parther und die parthische Geschichte bei Pompeius Trogue-Justin, in: Wiesehöfer J. (ed.), *Das Partherreich und seine Zeugnisse. Beiträge des internationalen Colloquiums, Eutin (27-30 Juni 1996)*, Stuttgart: 259-277.
- WIESEHÖFER, J., 1994. Zum Nachleben von Achaimeniden und Alexander, in: Sancisi-Weerdenburg H., Kuhrt A. & Root M.C. (eds.), *Continuity and Change. Proceedings of the last Achaemenid History Workshop, April 6-8, 1990, Ann Arbor, Leiden (Ach. Hist. VIII)*: 389-397.
- WOLSKI, J., 1975. Andragoras était-il iranien ou grec?, *Studia Iranica* 4: 159-169.
- YARDLEY, J.-C., 2003, *Justin and Pompeius Trogus. A Study of the language of Justin's Epitome of Trogus (Phoenix 41)*, Toronto.